

LE WATTMAN⁽¹⁾

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE

PAR MARIE LE FRANC

WILFRID LACOMBE appartenait à une famille de cultivateurs de l'Ouest. Comme il était le plus jeune de dix enfants et que ses frères et ses soeurs suffisaient à la besogne de la ferme, on décida que le petit irait faire ses études à Montréal, comme un monsieur. Les Lacombe, grâce à Dieu, étaient assez à l'aise pour pouvoir payer la pension de leur Benjamin.

On le mit dans un collège de la ville où, huit années durant, il usa force bouquins de latin, d'astronomie et de mythologie, voire même des manuels du savoir-vivre, mais où il mélangea, peu à peu sous l'influence de l'entente cordiale qui devait régner dans l'établissement, le français, sa langue maternelle, avec l'anglais qui parlaient beaucoup de ses petits camarades.

A dix-huit ans, il quitta le collège pour entrer à l'Université, mais il fallait d'abord opter pour une carrière, pour la médecine ou le droit, les arts ou la mécanique.

Il se décida pour le droit, soit que, dans sa petite enfance, il eût entendu vanter autour de lui la supériorité des avocats sur les autres hommes, soit que cette année-là les élèves de sa promotion se sentissent attirés en masse et irrésistiblement vers la noble tâche de défenseurs de la veuve et de l'orphelin, soit peut-être que le bâtiment réservé à la faculté de droit lui plût davantage.

Il entra donc dans le labyrinthe du Code et mit quatre ans pour en sortir, et, au bout de quatre ans, ayant d'autre part échoué à ses examens, il fit cette découverte qu'il n'était pas fait pour la chicane et que l'apothicairerie, peut-être aussi bien l'art vétérinaire lui eussent convenu davantage. Malheureusement, il était trop tard.

Le père Lacombe, malcontent d'avoir vu fuir ses écus et revenir à leur place un fruit sec de collège, le tança d'importance. Il n'était pas disposé à se saigner les veines davantage pour un fainéant. Ce fainéant reçut la mercuriale sans oser riposter que lui-même ne se sentait pas le courage de tenter la chance l'année suivante.

Ses incertitudes sur la voie où s'engager, à vingt-deux ans, étaient si grandes, qu'il fût demeuré volontiers à la ferme, qu'il eût poussé la herse et hoyau ou manoeuvré l'aiguillon, comme il voyait faire autour de lui. Mais on lui montra qu'on s'était jusque-là passé de ses services, qu'on s'en passerait encore, qu'on ne lui avait pas payé douze années de collège pour qu'il conduisit la charrue, comme Cincinnatus qui, lui aussi pourtant, parlait le latin. Mais Cincinnatus était revenu des grandeurs. Voilà ce que pensa le jeune Lacombe, et ce qu'il ne pouvait expliquer à son brave homme de père.

Il se sentait devenu un étranger pour la communauté, et, pour ne pas être mis ouvertement à la porte un jour ou l'autre, il reprit le chemin de la ville.

Il se mit à la recherche d'un emploi, hanta les ascenseurs des "building" où, dans les bureaux feutrés de tapis verts, des hommes importants brassaient des affaires considérables. Il offrait ses qualités de parfait secrétaire à ceux dont il aurait pu devenir le collègue avec un peu de goût pour la profession, d'amour du travail et aussi d'encouragement des dieux.

Mais, s'il savait traduire les "Bucoliques", s'il possédait certaine élégance mystérieuse et fluide dans la langue de Cicéron, il n'était qu'un paltoquet dans celle que les mortels de Montréal parlaient alors, en l'an de grâce 1905 à Montréal.

Il ne connaissait ni ce que les anciens appelaient avec pompe l'art épistolaire, ni ce qui,

aujourd'hui, l'a peu à peu détrôné, la machine à écrire et la sténographie, il manquait d'esprit pratique, un rien lui faisait perdre la tête, il était piètre mathématicien, en un mot, il n'était pas "business".

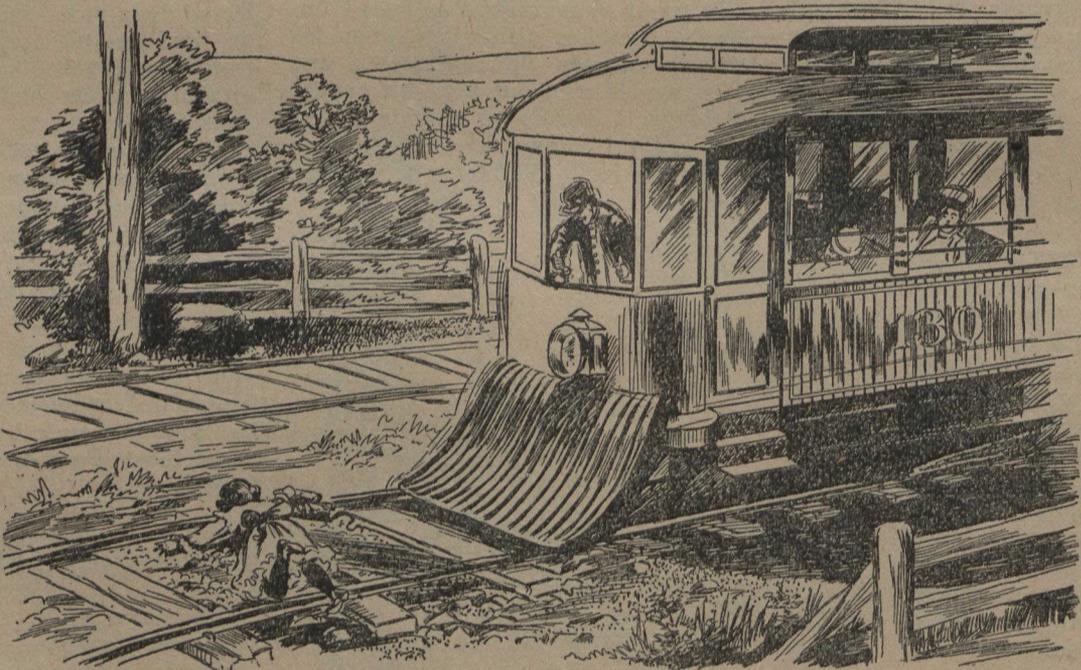
Et à mesure qu'il montait les étages, il descendait pas à pas, de ses illusions, jusqu'au jour où, de l'Olympe où il avait conversé parfois avec Jupiter, il tomba... à la tête d'un tramway dans les rues de Montréal. La chute fut rude. L'habit à boutons jaunes et la casquette à galons d'or l'en consolèrent imparfaitement. Il jouissait de plus du titre de wattman, qu'on n'avait pas emprunté, et pour cause, à l'antiquité.

* * *

Cependant, comme c'était le printemps et qu'il avait été placé sur l'une des parties les plus agréables du réseau, la ligne de Cartierville, il oublia ce que les préjugés des hommes eussent appelé une déchéance et qui était sur la planète une façon comme une autre d'activité.

Il accomplissait sa besogne d'une âme machinale et emplissait ses yeux du spectacle de la nature revivifiée.

Le Mont-Royal, au pied duquel il passait plusieurs fois par jour, régnait sur la ville comme un dieu chevelu enfoui dans une grotte de verdure et semblait animer, de son haleine, le long des rues et des avenues, les érables et les ormes qui, à leur tour, laissaient pendre leurs branches



Tout-à-coup, comme il arrivait à un tournant, une petite masse blanche passa devant ses yeux, rebondit dans le filet protecteur et roula sous la machine.

pour que les passants pussent les respirer.

Il apercevait aussi, sur son parcours, les murailles grises de son ancien collège, qu'il regardait avec amertume, pensant qu'il n'avait pu faire de lui un homme.

Il s'intéressa à ses clients de passage ; au bout d'un mois, il reconnaissait quelques-uns d'entre eux qui prenaient le tramway à heures fixes, des employés de bureaux, sans doute, des commis de magasins qui partaient le matin pour revenir le soir.

C'est ainsi qu'il remarqua bientôt une jeune fille qui venait chaque jour de Cartierville à Montréal. Elle portait dix-huit ans ; l'air de dignité dont elle essayait de revêtir sa physionomie demeurée douce et enfantine malgré ses efforts, le frappa peut-être davantage que sa beauté. De sa régularité à se rendre en ville, qu'il fit beau ou mauvais temps, et à regagner le soir la banlieue, il conclut qu'elle devait être employée quelque part, dans un cabinet d'affaires ou une maison de commerce, il n'en savait rien, mais il était certain qu'elle gagnait sa vie, comme lui. Et cette pensée le touchait, elle paraissait si délicate ! l'émouvait, la lui rendait intéressante. De l'intérêt, à son âge, on glisse vite à l'amour, et le wattman Lacombe devint amoureux, au mépris du sens commun, d'une jeune inconnue qui avait des cheveux bruns sous une capeline fleurie de bluets, des yeux gris, à moins qu'ils ne fussent bleus, ou verts, ou même noisette, il n'en était pas sûr, et enfin

la grâce de dix-huit ans à plein visage.

Maintenant, tout son bonheur était contenu dans l'instant furtif où il la voyait paraître, immobile, relevant sa jupe de sa petite main gantée, au bord du trottoir où elle attendait le "char."

Les premiers temps, elle faisait signe qu'elle voulait monter ; mais à présent, du plus loin qu'elle l'apercevait, elle se contentait de le regarder, du regard de ses yeux francs et doux, certaine qu'il n'était pas besoin d'un geste pour qu'il s'arrêtât.

Depuis qu'il faisait beau, elle prenait place sur le siège d'avant, derrière lui, et de la savoir là, sa main tremblait en s'appuyant au volant de manoeuvre. En même temps, un sentiment d'orgueil lui redressait l'échine : le reste des passagers n'étaient plus, il n'y avait qu'elle qu'il promenait comme une reine, et il était ému en pensant qu'il détenait entre ses mains sa précieuse existence.

Pourtant, il ignorait tout de la jeune fille, tout jusqu'à son nom. Il avait à peine entendu le son de sa voix ; il ne connaissait pas sa famille ; il devenait faible à la pensée qu'elle pouvait aimer quelqu'un, qu'elle était fiancée peut-être. Parfois, il se disait que son visage, à la longue, avait perdu de sa réserve des premiers jours, qu'elle lui souriait même et rougissait en le remerciant quand il lui ouvrait la porte pour descendre du tramway ; mais il n'eût jamais osé lui parler, lui, wattman, Wilfrid Lacombe, si un jour le hasard ne lui était venu en aide.

A la suite d'un accident arrivé à l'usine d'électricité, le courant fut brusquement coupé et le trolley, n'amenant plus la force motrice, le lourd véhicule resta "en panne", un soir, avant d'être au bout du parcours ; les voyageurs, après maintes réclamations inutiles ou réflexions intempestives, comprirent qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à achever pédestrement leur route. La jeune fille était descendue comme les autres et, immobile au milieu de la voie mal éclairée, elle semblait hésiter à s'y aventurer.

Lacombe fit appel à tout

son courage, et s'approchant d'elle :

"Voulez-vous me permettre de vous reconduire, mademoiselle, dit-il. Peut-être, depuis que vous faites le trajet sur mon "char" me connaissez-vous assez pour que je puisse me permettre cette offre... Je me sens un peu responsable vis-à-vis de vous de l'embarras où vous vous trouvez.

— Oh ! il n'y a pas de votre faute, répondit-elle avec un peu de timidité dans la voix. Allez, ajouta-t-elle d'un ton plus résolu, semblant prendre un parti, partons, puisque vous avez l'obligeance de m'accompagner, ma tante va être inquiète.

Ils se mêlèrent tous deux au flot des voyageurs. La jeune fille parlait peu et hâtait le pas, désireuse d'arriver au logis. Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils s'arrêtèrent devant une petite maison de briques, au milieu d'un jardin d'où montait dans l'obscurité l'odeur des roses.

Au coup de sonnette, une femme âgée vint ouvrir et, cherchant à reconnaître les silhouettes arrêtées à la porte :

— Est-ce toi, Aline ? dit-elle d'une voix anxieuse."

(1) Wattman est le terme propre pour désigner le "motorman" ou "mécanicien" d'un tramway, comme il est dit à tort en cette province. — N. D. L. R.